

Un son, presque un mot

Louise Ladouceur

Number 60, Spring 1994

La voix

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13962ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ladouceur, L. (1994). Un son, presque un mot. *Moebius*, (60), 77–81.

Un son, presque un mot

Louise Ladouceur

Les dimanches précédents, elle avait vu des aurores percer le calme opaque de la nuit et parsemer d'étincelles une petite mare derrière un potager. Elle s'était figuré des fleurs de pourpier recroquevillées sur elles-mêmes, encore endormies sous les volets de la fenêtre d'où un canari ferait bientôt retentir ses trilles dans la lumière du matin comme s'il venait à lui seul d'inventer le jour.

Elle avait imaginé une grande maison pleine de bruits d'enfants tapageurs qui déboulaient les escaliers en courant vers elle, bras ouverts et œil rieur, essoufflés de tant de vie à contenir dans leurs petits corps étonnés. Plus tard, elle avait dû entendre un air de piano émerger des cris et des rires, un métronome entêté à imprégner dans sa mémoire chaque pulsation de ce temps trop pressé qu'est celui du bonheur.

Ce dimanche-là, elle avait résolu de s'attarder auprès du piano droit où une enfant était assise, immobile, la tête légèrement inclinée vers l'avant, les mains crispées sur le plateau du clavier dans une attitude d'intense recueillement. La petite s'efforçait sans doute d'atteindre la plus parfaite concentration avant de s'attaquer à la partition qui la défiait sur le pupitre de bois sombre.

Derrière la fillette, elle s'était tenue à l'écart, immobile aussi, soucieuse de ne pas troubler le rituel par lequel la jeune musicienne s'alliait à son instrument. Sur la caisse du piano, le métronome marquait la mesure d'un mouvement semblable à ceux des leçons d'autrefois, ces lamentables leçons qui n'avaient duré que le temps de ne rien apprendre,

avant qu'on mette un frein définitif aux irritants tâtonnements d'une enfant décidément peu douée pour la musique. Le piano avait été vendu et oublié.

Soudain, la fillette avait remué les épaules et tout l'espace fut secoué d'un long frisson qui vint déverser dans son cœur à elle des torrents d'un chagrin si violent qu'elle eut peur un instant de tomber sous le poids de cette détresse d'enfant.

La jeune fille s'était ensuite abandonnée aux sanglots avec l'ardeur de celle qui, seule avec sa peine, l'accueille sans pudeur. C'était une vibrante symphonie de hoquets et de soupirs qui montait du piano, une prière sans voix implorant un hypothétique ailleurs, un improbable autrement qui feraient en sorte que demain ne ressemble jamais plus à ici ni à ça.

Elle ne connaissait que trop ce vertige d'enfant terrifiée du simple fait d'exister, de pouvoir à tout moment s'engouffrer dans l'infinie platitude du va-et-vient quotidien, cette commodité de l'ennui, cette horreur domestique qu'elle avait dû apprendre à traverser sans appeler au secours ni crier à l'héroïsme. Voilà que ça lui remontait à la gorge avec un arrière-goût de plomb, comme pour nier, réfuter ce qui pourrait encore se concevoir avec légèreté. Puis, elle l'avait reconnue. La peur d'autrefois, là, figée au beau milieu du tableau comme un noyau dur où s'agrippe la chair des jours, les tristes lambeaux d'une joie dévorée par le temps, l'interminable temps de la détresse ordinaire.

Elle se souvint alors de l'épouvante, de l'angoisse d'animal traqué qu'elle avait éprouvée devant le vide qui s'insinuait parfois entre les secondes, étrangeté menaçante dans laquelle elle redoutait d'être engloutie si la fissure du temps s'allongeait encore, si elle ne s'accrochait pas fermement à l'objet le plus proche, un oreiller, le pupitre de sa chambre, le clavier du piano. Les dimanches surtout. Comme elle avait détesté ces longs après-midi consacrés au désœuvrement intensif qui la faisait traîner son vertige endimanché sous des airs d'indolence résignée. Coquettement enrubannée, elle pressentait avec effroi tout le dérisoire de ce qui aurait dû la rassurer. Ne suis-je que ce qu'on regarde ?

Avec effort pourtant, elle s'était appliquée, avait réussi peu à peu à contrer le vertige, à le convertir en occupations variées, le plus souvent en lectures instructives sur la vie animale et végétale, la formation des volcans, des mers et

des étoiles. Plus tard, elle s'était penchée sur la sexualité post-nucléaire, la cuisine raisonnée et les pouvoirs de l'astrologie, avant de se vouer studieusement aux thérapies féministes radicales et aux propriétés curatives des pierres dans le cadre d'un programme de santé intégrale. Elle avait dévoré livre après livre tout en suivant tant bien que mal les voies insondables de l'apprentissage, sans éclats vraiment, mais avec le courage tranquille de qui recherche, à défaut d'une raison d'être, une façon de vivre qui vaille qu'on y tienne. Elle avait appris à ne compter sur les autres que pour ce qui ne compte pas, à aimer son travail juste ce qu'il faut et à se passer de Laurent, puis de Rachel, sans trop de peine. Elle avait appris aussi à oublier la petite fille affolée et s'était, d'instinct, occupée à meubler ses dimanches de visites familiales, de sorties entre amies et de soupers multiples, ici et là, chez l'une, l'un ou l'autre, selon les fluctuations d'insatiables vies amoureuses soumises au caprice des planètes et des mâles astéroïdes qui en croisaient les trajectoires.

Puis, elle en avait eu assez de cette agitation, avait négligé les invitations, espacé les visites dominicales et cessé de calculer ses chances de collision avec d'hypothétiques corps célestes. Non sans appréhension, elle avait laissé les dimanches prendre l'allure d'une épisodique rêverie où elle se plaisait à imaginer, par bribes, des ailleurs meilleurs. C'était devenu un rituel. Après avoir fait de l'ordre dans son minuscule appartement, nettoyé la cage de l'oiseau et copieusement arrosé les plantes, elle s'étendait sur le futon près de la grande fenêtre et conjugait le plaisir d'être au mode imaginé d'un temps autre.

Elle s'était d'abord prise à longer des rives luxuriantes lascivement déployées au fil de flots insoucians, sur lesquels elle coulait vers nul autre destin que celui d'un incessant éblouissement. Elle avait allongé son corps émerveillé sur des sables chauds courtisés par la vague et le souffle d'alizés si tendres qu'elle en frémissait longuement de trouble et de ravissement. Elle avait goûté les fruits les plus exquis, humé les parfums les plus délicats, contemplé les formes les plus parfaites, imaginé les voluptés les plus exaltantes. Puis, elle avait eu peur de l'indéfinissable tristesse qui succède aux plaisirs excessifs et en avait profité pour donner à sa rêverie une orientation plus constructive.

Les dimanches avaient alors été consacrés à une méticuleuse évaluation de son mode de vie. Les manques et les faiblesses avaient été consciencieusement notés pour

constituer un relevé de ce qu'il lui faudrait dorénavant améliorer dans une perspective d'épanouissement total. Il fallait à présent libérer le potentiel énergétique où se terrait une créativité insoupçonnée qu'il lui serait donné d'atteindre grâce à une intense optimisation de soi. Enfin, quelque chose comme ça. Elle avait ainsi dressé plusieurs listes d'ateliers et de cours à suivre, de livres indispensables, d'outils et d'appareils à acheter selon des ressources budgétaires maximisées puisqu'elle mènerait désormais une existence équilibrée, saine et harmonieuse régie par un budget mensuel de la plus rare précision.

Le budget terminé, il avait fallu songer aux modifications qu'elle devrait apporter à la décoration de l'appartement afin d'éprouver pleinement ce renouvellement fondamental qui devait bientôt s'opérer au-dehors comme au-dedans, car non seulement le paysage interne ne saurait s'épanouir dans un environnement tant soit peu hostile, mais encore fallait-il fournir à la conscience des preuves irréfutables de cette intense révolution de l'être. Le budget fut révisé en tenant compte, cette fois-ci, des dépenses engendrées par certaines mises au point décoratives. Le remaniement du budget lui causa quelque peine, et elle dut se résoudre à restreindre les traces et les preuves du changement à venir.

Puis, de guerre lasse, elle abandonna le budget, la décoration et les modes au futur amélioré pour se laisser aller à l'exploration d'une sensation de pesanteur qu'elle avait décelée depuis peu et dont les lois, les propriétés lui échappaient. C'était une gravité insoupçonnée qui l'attirait, l'invitait à appréhender cette chose qu'elle palpait de loin, dont elle traçait négligemment les contours au gré d'un itinéraire improvisé. L'imagination se laissait glisser le long de cette masse luisante, lisse et froide qu'on aurait crue inerte et qui, pourtant, palpait. C'était comme un corps étranger dans son propre corps. Comme un métal qui coulait doucement le long de veines qui n'étaient plus les siennes. Comme un murmure qui avait grandi, d'un dimanche à l'autre, parmi les calmes opaques, les aubes étincelantes, les chants radieux qui lui étaient à la fois étrangers et familiers, au milieu des cris et des rires d'enfants qu'elle ne connaissait pas, auprès de cette fillette morte de peur qui l'implorait. Soudain, un battement affolé lui déchira la poitrine. *Que demain ne ressemble jamais plus à ici ni à ça!*

Ce fut comme si la chose l'avait prise à la gorge, rapide, vive, et pourtant lourde, pleine de tout ce qui voulait se

rompre et cesser de porter le poids d'une promesse impossible, d'un fol espoir qui n'en finissait plus de s'obstiner, de s'entêter, de s'acharner, de résister frénétiquement au vacarme dont tout son corps était maintenant secoué. Elle eut alors, nette et précise, la certitude aiguë qu'elle devait choisir, qu'il n'y avait pas d'ailleurs autre qu'ici, qu'autrement n'était rien de plus que cette urgence qui tranche entre vivre et mourir. La peur. À fond. À vif. Enfin.

Presque à son insu, un son, presque un mot, se mit à bouger en elle. C'était comme un signe refusant de se taire, comme un signal encore incertain, occupé à rassembler ses lettres agitées, portées par un souffle qui défiait les chairs, défrichait les muscles pour se frayer un passage le long de cette fissure dans laquelle le temps s'apprêtait à basculer.

Elle voulut s'accrocher fermement au clavier du piano, mais sa main n'agrippa que du vide. Autour d'elle, en elle, rien d'autre que ce signe qui se cherchait un sens. Enfin, au prix d'un effort extrême, elle réussit à laisser échapper un filet de voix dans lequel se débattait un son, ou deux, un mot peut-être, qu'elle ne parvint jamais à reconnaître tout à fait.

Par la suite, elle avait eu l'impression qu'il importait peu que ce fût un son, ou un mot, ou plusieurs. Non. Ce qui la bouleversait, c'était ce léger changement dans la voix, cette intonation nouvelle, comme une assurance, une évidence. Plus jamais la peur. Anéanti le vide. Elle avait choisi de renfermer le temps, de le comprimer, le faire contenir tout entier dans la succession de chaque instant. De chaque battement. Vivre, lui semblait-il, tenait au fond à bien peu de chose.